

Études littéraires africaines

Littératures francophones : langues et styles, Centre d'études francophones de l'Université Paris XII-Val de Marne, Actes du Colloque international organisé par Papa Samba Diop, L'Harmattan, 2001, 263 p.



Christiane Chaulet-Achour

Numéro 12, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041863ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041863ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaulet-Achour, C. (2001). Compte rendu de [*Littératures francophones : langues et styles*, Centre d'études francophones de l'Université Paris XII-Val de Marne, Actes du Colloque international organisé par Papa Samba Diop, L'Harmattan, 2001, 263 p.] *Études littéraires africaines*, (12), 40–44.
<https://doi.org/10.7202/1041863ar>

un homme, nous avons affaire à un vrai poète. Je n'ai pas dit un romancier. Il est rare que les deux coexistent.

Or ici, ces "papiers collés" relèvent essentiellement de la poésie, coups de cœurs et blessures, allergies et affinités, tout est évoqué jamais expliqué ni justifié - esquisses légères, lavis, fusains - ... Avec parfois de brefs aveux : "j'aime Dakar impériablement".

Et on ne peut que souhaiter que le poète persévère dans ces papiers collés (ce serait un beau titre), cependant que le professeur s'exprime dans de très pertinents ouvrages de critique sur d'autres poètes, comme Jouve, Bonnefoy, Rimbaud. Je n'ai pas nommé René Char, trop proche, sur lequel Leuwers a écrit un beau livre de poète et de fils spirituel.

■ Lilyan KESTELOOT
Ifan-Dakar

■ *LITTÉRATURES FRANCOPHONES : LANGUES ET STYLES*, CENTRE D'ÉTUDES FRANCOPHONES DE L'UNIVERSITÉ PARIS XII-VAL DE MARNE, ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISÉ PAR PAPA SAMBA DIOP, L'HARMATTAN, 2001, 263 P.

Deux "arguments" de ce colloque sont proposés en ouverture et en clôture. Tout d'abord, celui de Daniel Delas : "De quelle voix parlent les littératures francophones ?" ; et, en conclusion, celui de Papa Samba Diop, "Littératures francophones : langues et styles". L'ensemble est par ailleurs composé de dix-huit contributions de collègues de différentes universités françaises et étrangères, chercheurs confirmés ou chercheurs débutants ; certaines sont monographiques, d'autres embrassent une problématique plus générale. Plutôt que de suivre le déroulement proposé, nous les présenterons en les reclassant par centres d'intérêt et en commençant par les monographies.

Quatre d'entre elles s'intéressent à l'œuvre de Sony Labou Tansi. Justin Kalulu Bisanswa embrasse tous les romans de l'écrivain congolais pour interroger la notion de représentation apparemment mise à mal par l'écrivain. Cette remise en question ouvre des voies nouvelles au roman africain. Le critique étudie "les modalités de l'écriture romanesque (qui) subissent des déplacements qui conduisent à un renouvellement en profondeur du genre." Trois lieux textuels sont analysés : les avertissements, l'auto-réflexivité à partir de la mise en abyme de l'acte d'écriture et de la culture livresque (cf. passage intéressant consacré à la forêt donnant une nouvelle interprétation de son insertion, p. 91) ; Kinshasa, Brazzaville, Kongo ne sont pas pris comme lieux référentiels servant une description héritée du réalisme, mais comme "motifs" se substituant au temps et à l'espace : "Comblent et esthétisent un espace à la fois domestique, romanesque et aussi mental." Les romans s'enroulent ainsi autour d'un centre, "lieu qu'il cherche à décrire", mais surtout "lieu par lequel il aspire à se représenter lui-même". "Se mettant en scène", "se regardant fonction-

ner", le roman de S.L.T. incite le lecteur à une participation active qui devient désir de cette communication irréalisable dans le réel. Georges Ngal, pour sa part, pose des questions de texte et de contexte à propos de *La vie et demie* et de leur indissociable relation pour réaffirmer que le style de S.L.T. ne peut s'apprécier qu'en référence "à son univers tropical". Mahougnon Kakpo s'intéresse à l'archaïque et au baroque dans le même roman. Il fait des rappels utiles sur les parentés littéraires, *Le devoir de violence* de Yambo Ouologuem, mais aussi la parodie (et donc la prise en compte) de courants ou d'œuvres littéraires françaises du XVII^e au XIX^e siècles qui ont installé "l'archaïque dans la permanence individuelle et collective". Mathieu Sanvee, enfin, dans une quatrième contribution, pose une question générale à la littérature : "la créativité en littérature n'est-elle pas liée avant tout à une intentionnalité que détermine un choix d'écriture, lui-même porteur d'une individualité ?", et tente d'y répondre par l'analyse du dernier roman, *Le commencement des douleurs*.

Deux contributions sont consacrées à Ahmadou Kourouma. L'une et l'autre tentent, en introduction, de faire le point sur les recherches universitaires à son propos. Elles choisissent ensuite un angle d'attaque différent, plus stylistique d'un côté, plus narratologique de l'autre. Notons les très nombreuses références aux autres études sur Kourouma qui pourront permettre aux chercheurs de ne pas revenir, sans hypothèse nouvelle, sur des terrains bien défrichés. M.-M. Ngalasso propose une comparaison assez systématique des caractéristiques linguistiques de la langue littéraire de Kourouma en prenant comme corpus *Les Soleils des indépendances* et *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Étude du lexique, de sa déstructuration et de sa restructuration, étude de la déconstruction grammaticale donnent à la fois une analyse stylistique minutieuse de l'univers de Kourouma, mais aussi une grille susceptible d'être exploitée après réadaptation, pour d'autres univers romanesques. "Ce que révèle un examen comparatif rapproché des aspects linguistiques et littéraires dans *Les SDI* et dans *VBS*, ce n'est pas la rupture mais la continuité dans une écriture parvenue à maturité, fidèle à elle-même et plus sûre d'elle : on trouve dans *VBS* probablement moins de hardiesses syntaxiques, donc moins de constructions "incorrectes" que dans *Les SDI* mais toujours autant d'emprunts et de calques au malinké et bien davantage encore de créations personnelles, de jeux de mots et de sens, le tout huilé par la même imagination débridée." (p. 44) Le souhait final est de voir des écrivains qui maîtrisent autant leur langue d'origine s'y exprimer complètement : grand débat autour des créations francophones !... S'appuyant sur le même corpus, Liana Nissim choisit de décèler dans les textes l'existence et l'importance de l'auteur implicite qui régit le discours du narrateur par une technique du décalage dont plusieurs exemples sont donnés. Elle réintroduit l'auteur dans l'analyse du texte : "C'est grâce à l'auteur implicite que la critique impitoyable de Kourouma peut se réaliser ; en même temps, c'est sa mise en place qui souligne toute la complexité de style et d'écriture." (p. 65)

Un certain nombre d'articles s'intéressent à des œuvres particulières. Nous les recensons par ordre d'apparition dans les Actes.

S'appuyant sur *Les écailles du ciel* de Tierno Monénembo, Pius Ngandu Nkashama a surtout le souci de rappeler la nécessité d'une méthodologie critique spécifique aux œuvres francophones ; elle serait plus en adéquation que les méthodes élaborées pour d'autres aires culturelles. Cela étant, il propose plus une adaptation des dites méthodes, ce qui est somme toute la démarche à suivre dès lors qu'on étudie une œuvre différente de celle de la théorie littéraire à laquelle on emprunte telle notion ou telle démarche. Son plaidoyer pour cette "spécificité" apparaît moins convaincant que la lecture même du roman qu'il soumet.

Bernard Mouralis, pour sa part, poursuit ses études sur l'œuvre de Mongo Beti, en posant cette fois la question de son "classicisme". L'interrogation porte sur la contradiction apparente entre "une logique de rupture avec la culture occidentale" qu'impliquerait l'opposition au colonialisme, et "un style soutenu" et les nombreuses références à des œuvres françaises ou américaines. Sa conclusion pourrait être généralisable : "Ce qui peut apparaître comme classicisme chez Mongo Beti, se situe en réalité non dans une logique d'héritage et de tradition, mais dans une stratégie polémique d'appropriation linguistique et culturelle."

Jacques Chevrier s'intéresse au roman de Williams Sassine, *Le Jeune homme de sable* et montre la forte présence du livre, de l'écriture dans un roman qui affirme pourtant la disqualification du pouvoir dire par un ballet narratif complexe des voix mises en texte.

Séлом Komlan Gbanou est le seul à s'intéresser à une œuvre poétique, celle de Gnoussira Analla. Le poète togolais, par un procédé de duplication et de réécriture, construit un texte sans cesse cerné au plus près de lui-même et contournant les censures : "l'écriture est une éternelle errance sur les traces d'un "indicible" qui hante la mémoire."

Deux contributions seulement de ce colloque s'intéressent aux littératures maghrébines. Bernadette de la Barie étudie, de façon désormais classique en critique littéraire francophone, les "déplacements linguistiques dans trois romans de D. Chraïbi." Quant à Khalid Zekri, il analyse l'incipit de *L'honneur de la tribu* de Rachid Mimouni pour mettre en valeur la double critique dont ce texte est porteur : "critique du patrimoine avec tout ce qu'il a de sédentaire et critique de la modernité irréfléchie et frénétique."

De même deux contributions seulement s'intéressent aux écritures féminines ; l'une d'Anne Marty qui embrasse cinq romans haïtiens (1976-1996) pour montrer la particularité de l'affirmation identitaire se traduisant par "l'obnubilante conscience d'une "anomalie" raciale révélée par le pays d'origine, la fierté d'être en marge d'un environnement politique ou social contesté, et enfin une esthétique de l'abondance et du mariage des contraires." L'autre, de Marie-Françoise Chitour, montre le mélange des genres à l'œuvre dans "la vaste composition polyphonique"

de *Elle sera de jaspe et de corail* de la Camerounaise Werewere Liking. Pour l'écrivaine et sa critique, ce mélange des genres est une caractéristique de l'esthétique textuelle négro-africaine. Ainsi sont étudiés successivement un conte initiatique, un roman "autobiographique", la satire, l'écriture théâtrale et la poésie.

Parallèlement à ces monographies, quatre articles avancent des problématiques plus englobantes.

Deux d'entre elles travaillent sur des francophonies autres qu'africaines. Véronique Parra dans "Les voix de l'anti-créolité. Le champ littéraire francophone entre orthodoxie et subversion" souligne le jeu subtil que la critique adopte pour opposer les francophones des ex-colonies aux francophones "électrons libres", pourrait-on dire, que sont les Andreï Makine, Hector Bianciotti et autres. Cette étude, dans la ligne même des travaux de Bourdieu, s'inscrit dans la même perspective de recherche que l'ouvrage très controversé de Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*. Mais elle se focalise sur les œuvres francophones, ensemble sur lequel l'ouvrage sus-cité avait du mal à être suivi par une connaissance très approximative de ces littératures. V. Para semble proposer la "créolité" comme point de convergence des différents groupes francophones. Pierre Halen aborde, lui, "Quelques sauvages du Nord", pour établir une convergence entre analyse des francophonies du Sud avec celles du Nord, ce qu'il parvient à suggérer à partir de la littérature francophone belge.

Grégoire Biyogo pose une question fondamentale à la francophonie littéraire, "celle de sa littérarité. Qu'est-ce qui est en effet spécifiquement littéraire dans la littérature francophone ? (...) Existe-t-il une forme particulière de savoir qu'elle élaborerait ?" Les analyses qu'il avance permettent d'approfondir cette problématique.

Plus pragmatique pour cerner les convergences, Jean Dérive interroge "l'oralité" dans ses différentes acceptions, pour sept romans : un roman marocain, un algérien, un guadeloupéen, deux ivoiriens, deux canadiens. Notons qu'avec cette étude, les Actes du colloque s'enrichissent de deux références féminines (Antonine Maillat et Malika Mokeddem) et revient sur l'œuvre de Kourouma. J. Dérive montre que, sans renoncer à certaines conventions du genre romanesque, une tendance nette se dessine pour imposer une forme écrite "d'un genre de tradition orale".

L'introduction et la conclusion du colloque proposent des pistes de réflexion plus qu'elles ne présentent ou condensent les différentes contributions.

Reliant les préoccupations du colloque à celles des nouvelles propositions pour l'enseignement du français dans le secondaire, Daniel Delas réfléchit à la substitution de "registre" à "style" proposée par A. Viala et insiste sur le fait de "la complémentarité indispensable des constituants du tout textuel dont parle Bakhtine". Il ne faut pas "laisser croire que la

littérarité ou l'artisticité est dans une sorte d'au-delà du discours ordinaire" car "l'écriture est moins dépassement que travail." Ces mises au point sont indispensables pour le fonctionnement du discours critique et pour ce colloque en particulier, qui, dans plusieurs de ses contributions, utilise la notion de style telle qu'elle est remise en cause dans le débat rappelé antérieurement. La problématique du sujet de l'écriture revient avec insistance dans les littératures francophones comme dans toute littérature. Quelles sont les représentations des causes de la crise du sujet et quelle est la mise en scène de nouvelles écriture ? (p. 8) Comment, à partir de matériaux linguistiques divers dont le français, les écrivains francophones créent-ils leur langue dans une complexité qu'il s'agit d'interroger de façon tout à fait approfondie ? "Les meilleures proses africaines contemporaines sont portées par des voix singulières qui les font reconnaître d'emblée." (p. 12)

En fin de volume, Papa Samba Diop livre les réflexions qui ont impulsé le colloque dont il a été le maître d'œuvre, en se plaçant dans la perspective de l'Histoire : "Ces écritures africaines en langues européennes ont parcouru un long chemin depuis l'Abbé Grégoire et *De la littérature des nègres*." Il prend aussi ses distances par rapport aux méthodes critiques appliquées aux textes européens : "Textes et métalangages ne suffisent plus à saisir la quintessence des sociétés africaines écrivant aujourd'hui en français. Ils n'en révèlent qu'un aspect. Le substrat reste à découvrir au sein des langues et des cultures locales qui, sans cesse, et sur les modes les plus divers, sustentent l'écriture et les gloses engendrées par cette dernière."

Ce souci de tenir compte de "l'hypoculture" des textes francophones semble, peu ou prou, commun à tous les participants au colloque, qu'ils présentent l'analyse d'un exemple particulier ou celle d'une réflexion d'ensemble ou d'une démarche comparative allant d'une francophonie à l'autre. A ce titre ce volume, malgré ses imperfections de présentation, est un précieux outil de travail pour les chercheurs dans ce domaine.

■ Christiane CHAULET-ACHOUR

■ SHAH IDRIES, *L'ÉLÉPHANT DANS LE NOIR ET AUTRES TEXTES*, RASSEMBLÉS PAR LÉONARD LEWIN, ÉD. COURRIER DU LIVRE, 1980

Ce très intéressant petit ouvrage nous parle de diverses manières de sujets divers, mais qui tous tournent autour du soufisme. Notamment à propos de l'influence des soufis musulmans sur les mystiques chrétiens Raymond Lulle, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix. De même sur les rapports anciens entre l'islam et les chrétiens arabes, entre les musulmans et les moines du Mont Sinaï (627 av. J.-C.), sans oublier Waraqah, cousin chrétien de Khadidja, avec Mohamed en proie à la révélation divine. Enfin et surtout, il nous parle de l'influence des œuvres d'Al Ghazzali